

CHATEAUBRIAND

ŒUVRES COMPLÈTES

sous la direction de Béatrice Didier

Tome IV, V, Vbis, Vter

Études
ou *Discours historiques*

Édition critique dirigée par François HARTOG

Avec la collaboration de Laurent AVEZOU,
Aude DÉRUELLE, Jacob LCHAT et Alain RAUWEL



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

UNE HISTOIRE EN RUINE

L'Histoire vivante est venue nous arracher à l'Histoire morte.
Comment s'occuper du passé quand on n'a pas de présent ?

Chateaubriand¹

Parus en avril 1831, les volumes des *Études* ou *Discours historiques* viennent clore la série éditoriale des *Œuvres complètes* lancée en 1826 chez Ladvoat. Dès l'avant-propos, Chateaubriand présente son ouvrage comme le résultat d'abondantes recherches qui risquent de passer inaperçues auprès du public :

Le plus long et le dernier travail de ma vie, celui qui m'a coûté le plus de recherches, de soins et d'années, celui où j'ai peut-être remué le plus d'idées et de faits, paraît lorsqu'il ne peut trouver de lecteurs ; c'est comme si je le jetais dans un puits où il va s'enfoncer sous l'amas des décombres qui le suivront².

Cette anticipation d'un échec éditorial a tout l'air d'une parade. La thématization de la peine engendrée par l'étude et l'écriture est un véritable *leitmotiv* chez Chateaubriand ; elle vise en général à susciter l'intérêt et l'adhésion pour un ouvrage annoncé de longue date³. Pour autant, l'avant-propos des

¹ « Annales littéraires », in *Le Conservateur*, 17 décembre 1819, t. V, p. 561 ; repris dans *Mélanges littéraires*, in *Œuvres complètes*, t. XXI, Paris, Ladvoat, 1826, p. 396.

² Avant-propos, p. 40.

³ En 1809, dans la préface des *Martyrs*, Chateaubriand anticipe déjà les foudres de la critique, prétendant avoir travaillé durement à une œuvre mal comprise. On retrouve aussi ce genre de sollicitation dans ses œuvres politiques, notamment dans le post-scriptum de *La Monarchie selon la Charte* : « Ma tâche est remplie. Je n'ai jamais écrit un ouvrage qui m'ait tant coûté. Souvent la plume m'est tombée des mains ; et dans des moments de découragement et de faiblesse, j'ai quelquefois été tenté de jeter le manuscrit au feu. Quel que soit le succès

Études historiques ne saurait se réduire à une simple coquetterie visant à attirer la clémence des lecteurs. Il s'offre comme un véritable adieu à l'histoire, qui, par un écho inversé, évoque les célèbres « adieux aux Muses » formulés environ vingt ans auparavant dans *Les Martyrs* puis dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*⁴. Lorsqu'il publie son ouvrage, Chateaubriand est conscient que celui-ci ne correspond guère aux tendances historiographiques en vigueur à l'époque. La genèse des *Études historiques* permet d'expliquer ce décalage ; elle montre que les volumes parus chez Ladvocat sont davantage le fruit d'un bricolage précaire que d'une rédaction continue. L'auteur y consacre son temps depuis les années 1810, avec irrégularité, certes, mais aussi acharnement⁵. Ces volumes constituent donc bien pour lui « le plus long travail de [s]a vie », à défaut d'avoir été « le dernier ».

Un monument inachevé

Les *Études historiques* se composent de six *Discours* consacrés à l'avènement du christianisme dans le monde romain et d'une *Analyse raisonnée de l'histoire de France* discontinuée et programmatique. Les *Discours* étaient destinés à servir de propylées à un édifice grandiose, suivant les destins mêlés de la cité de Dieu et de la cité des hommes jusqu'à l'âge moderne, et qui ne fut jamais construit. La partie la plus aboutie formellement n'est donc pas celle qui était la plus centrale dans l'esprit de son concepteur. Il convient de s'en souvenir pour l'évaluer justement.

L'objectif premier des *Études historiques* consistait à recomposer la longue généalogie des pouvoirs, en partant de l'Empire romain jusqu'aux premiers jours de la Révolution de 1789. Un projet imposant, donc, mais largement

de cet ouvrage, je le compterai au moins au nombre des bonnes actions de ma vie. *Fais ce que tu dois, arrive ce que pourra.* » (*Écrits politiques (1814-1816)*, éd. établie par Colin Smethurst, Genève, Droz, 2002, p. 529)

⁴ « Qu'elles viennent, ces Vierges austères, qu'elles viennent fermer le livre de la Poésie, et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge de mes illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité. » (*Les Martyrs*, livre XXIV, éd. établie par Nicolas Perot, Paris, Champion, 2019, p. 694) Sur ces « adieux » répétés avec insistance, voir Alain Vaillant, « Chateaubriand et ses adieux à la littérature », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2007, n° 3, p. 571-591.

⁵ Albert Dollinger a examiné longuement les problèmes posés par la chronologie de la rédaction dans *Les Études historiques de Chateaubriand*, Paris, Les Belles Lettres, 1932, p. 19-60. Cet ouvrage pionnier, issu d'une thèse de doctorat, propose en outre une analyse systématique des sources utilisées par Chateaubriand. On y renvoie une fois pour toutes.

inachevé. Ce qui était censé devenir un monument paraît finalement sous la forme d'un immense échafaudage :

On sait que mon premier plan avait été de faire des *Discours historiques* depuis l'établissement du christianisme (en passant par l'empire romain, les races mérovingienne et carlovingienne, et la race capétienne) jusqu'au règne de Philippe IV dit de Valois. À ce règne, je me proposais d'écrire l'histoire de France proprement dite, et de la conduire jusqu'à la Révolution. Je ne m'étais engagé à publier, dans la collection de mes *Œuvres complètes*, que les *Discours historiques*. La vie qui m'échappe, ne me permettant pas d'accomplir mes projets, je me suis déterminé à satisfaire ceux de mes lecteurs qui témoignent le désir de connaître mon système entier sur l'histoire de notre patrie⁶.

C'est avec amertume, voire dépit, que Chateaubriand se voit contraint de publier ses *Études historiques*. Il sait que les volumes qu'il donne à lire risquent de décevoir certaines attentes. Le projet d'une œuvre historique inédite, d'un « système entier » qui viendrait parachever de longues recherches, est annoncé une trentaine d'années avant sa parution. On trouve dans la correspondance plusieurs références à cette *Histoire de France* censée former la pièce maîtresse de l'ouvrage. Dès 1813, dans une lettre à Mme de Duras, Chateaubriand affirme qu'il « travaille à l'histoire » en déplorant le manque d'intérêt que suscite alors le passé de la France chez la plupart des écrivains : « c'est singulier comme cette histoire de France est toute à faire et comme on ne s'en est jamais douté⁷. » Dans une lettre du 27 janvier 1819 à François Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, il déclare encore : « Depuis plusieurs années entièrement occupé de l'ancienne histoire de notre pays, je me suis renfermé dans les études relatives à cette matière [...]»⁸. »

Tout au long des années 1820, Chateaubriand revient à son *Histoire de France* comme à un travail en cours et sans cesse ajourné. Il ne prépare vraiment la publication des *Études historiques* que quelques années avant la parution de l'ouvrage dans les *Œuvres complètes*. Son *Discours servant d'introduction à l'histoire de France*, prononcé publiquement le 9 février

⁶ *Préface*, p. 107.

⁷ *Correspondance générale*, t. II, éd. établie par Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1979, p. 194-195.

⁸ *Correspondance générale*, t. III, éd. établie par Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1982, p. 208.

1826 à l'occasion de la réception de Mathieu de Montmorency-Laval à l'Académie française, offre à cet égard un condensé du livre à venir, qui déroule à grands traits des événements majeurs sur près de cinq siècles, entre la naissance de Jésus et l'avènement de Clovis⁹. La « préface générale » des *Œuvres complètes* évoque également ce plan d'ensemble et annonce, sous un titre encore incertain, la parution de « deux volumes renfermant les quatre Discours qui doivent servir d'introduction à [son] histoire de France »¹⁰. Les *Études historiques* compteront finalement six Discours, nettement plus aboutis que l'*Histoire de France* prévue initialement. Mises en vente le 20 avril 1831, elles constituent la treizième et ultime livraison de la collection. Chateaubriand a donc considérablement modifié son projet initial : une grande partie de son ouvrage est consacrée à l'émergence de la société chrétienne et les morceaux de l'histoire de France, eux, se trouvent relégués dans les derniers volumes. Quelques mois après leur parution, il affirmera à ce propos : « Je n'ai fait qu'ébaucher dans mes *Études historiques* le vaste sujet de la société chrétienne : explorateur d'une mer dont toutes les plages n'étaient pas sondées, j'ai reconnu quelques-uns des détroits qui conduisent à un autre océan¹¹. »

Les différentes annonces de la publication des *Études* prouvent que la rédaction de l'ouvrage prit fin tardivement, au retour de l'ambassade à Rome (1828-1829) et sous la pression du nouvel éditeur Pourrat, qui reproche à l'auteur de ne pas respecter les délais convenus avec son prédécesseur¹².

⁹ Dans le bref avant-propos de la version imprimée de ce discours, Chateaubriand développe plus en détail la genèse de son projet. Cf. *Discours servant d'introduction à l'histoire de France*, Paris, Firmin Didot, 1826.

¹⁰ *Œuvres complètes*, éd. Ladvocat, t. XVI, p. v.

¹¹ « Lettre de M. de Chateaubriand à MM. les rédacteurs de la *Revue européenne* », in *Revue européenne*, 1831, t. II, p. 3.

¹² En pleine crise éditoriale et proche de la faillite, Ladvocat vendit en 1828 la propriété des *Œuvres complètes* à Pourrat et Delandine sans en avertir Chateaubriand. Cette vente mit fin aux relations conflictuelles entre l'auteur et son éditeur depuis la signature de leur contrat initial, mais elle n'arrangea rien aux conditions de publication de la collection, comme en témoigne le ton courroucé de cette lettre à Pourrat datée du 12 janvier 1830 : « Dans l'espace de moins de trois années j'ai livré à M. Ladvocat 26 volumes sur 27 que je lui devais ; restent deux volumes de l'*Histoire de France* que j'ai promis, ce qui portera cette collection de mes œuvres à 28 volumes au lieu de 27. Vous savez de plus que dans l'espace de temps, relativement court, où j'ai publié l'un dans l'autre à peu près huit volumes et demi par an, que dans cet espace de temps, j'ai encore combattu presque chaque jour et nuit pour la plus vitale de nos libertés, et contre un système qui détruit plus particulièrement la librairie. À mon âge,

Elles suggèrent également que l'ouvrage fut achevé au rythme des événements qui surviennent à la toute fin des années 1820. Chateaubriand déclare même dans une note de l'un des volumes que « tout ceci était écrit longtemps avant les journées des 27, 28 et 29 juillet »¹³. En 1831, conscient que la parution urgente des volumes n'atteint pas la hauteur de ses ambitions, il tente de présenter son ouvrage comme les fondations d'un « édifice » conçu bien avant l'intérêt de ses contemporains pour l'histoire de France :

Les *Études* ou *Discours historiques* très-étendus, qui vont d'Auguste à Augustule, montrent par la profondeur des fondements l'intention où j'étais d'élever un grand édifice : le temps m'a manqué ; je n'ai pu bâtir sur les masses que j'avais enfoncées dans la terre qu'une espèce de baraque en planches, ou en toile, peinte à la grosse brosse, représentant tant bien que mal le monument projeté, et entremêlé de quelques membres d'architecture sculptés à part sur mes premiers dessins¹⁴.

Toutefois, l'unité architecturale de cet édifice est de pure façade. Les *Études* sont en grande partie composées de morceaux de textes publiés dans des écrits antérieurs. Sainte-Beuve avait raison de ne pas y trouver « un ouvrage joint et consistant »¹⁵, car Chateaubriand réutilise sans vergogne tout ce qui, dans ses divers écrits, peut avoir une saveur historique. Dans la partie consacrée à l'Antiquité tardive, il récupère en particulier les travaux réalisés pour la préparation des *Martyrs*, lors de laquelle il s'était donné pour tâche de consulter un nombre important de sources livresques. Cette première strate de documentation apparaît très clairement dans les passages où il est question de la persécution des chrétiens sous Dioclétien ; une note reproduit le portrait de l'empereur romain dans *Les Martyrs*, assurant que ce portrait a été réalisé « avec la fidélité historique la plus scrupuleuse »¹⁶. Ailleurs, ce sont des extraits entiers d'articles de presse qui se trouvent transposés dans le texte. Les six *Discours* qui retracent la lente christianisation de l'Empire

on ne travaille pas impunément, trois ans de suite, quatorze et quinze heures par jour, j'ai bien droit à quelque repos. » (*Correspondance générale*, t. VIII, éd. établie par Agnès Kettler, Paris, Gallimard, 2010, p. 414)

¹³ Étude cinquième, première partie, p. 416.

¹⁴ *Préface*, p. 107.

¹⁵ Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Paris, Garnier Frères, 1861, t. I, p. 148.

¹⁶ Premier discours, première partie, p. 244.

romain reprennent et développent des idées déjà présentes dans des textes de circonstance parus entre 1818 et 1819 dans *Le Conservateur*. On y retrouve, par exemple, dans une version quelque peu modifiée, l'extrait d'un article qui met en parallèle les tensions entre royalistes et libéraux avec des tensions plus anciennes entre christianisme et polythéisme¹⁷. Les *Études historiques* intègrent ainsi des considérations qui concernent, au premier abord, les prises de position politiques et religieuses de Chateaubriand au début de la Restauration. Bien que ces considérations aient paru dans d'autres textes, l'écrivain s'autorise à les emprunter en raison de leur portée générale. Parfois, les emprunts sont littéraires, comme c'est le cas pour le portrait de Genséric, venu de *l'Itinéraire*¹⁸. D'autres fois, ce sont davantage des souvenirs, notamment des souvenirs de voyages, qui enrichissent la narration. Logiquement, les « choses vues » en Terre sainte trouvent toute leur place : « Le christianisme naquit à Jérusalem, dans une tombe que j'ai visitée au pied de la montagne de Sion »¹⁹. Mais les déserts de l'Amérique peuvent aussi être sollicités pour ajouter une note de pittoresque : « les barbares ressemblaient aux sauvages que j'ai vus au Nouveau-Monde »²⁰. Quant aux considérations sur les mœurs des barbares développées dans le sixième Discours, plusieurs d'entre elles seront reproduites dans *l'Essai sur la littérature anglaise*, paru en 1836.

Il convient donc d'envisager les *Études historiques* comme une chambre d'écho de l'ensemble de l'œuvre de Chateaubriand. Même les vues générales sur la christianisation de l'Empire romain, qui forment le noyau dur de l'ouvrage, résument ou développent des idées déjà présentes dans le *Génie*. L'auteur le revendique par des références explicites et boucle en quelque sorte son œuvre apologétique en voyant dans les *Études* une façon de

¹⁷ « Partout où le polythéisme avait mis des dieux, un destructeur se présenta ; chaque temple païen vit un homme armé à ses portes ; la Providence n'arrêta la torche et le levier que quand la race humaine fut changée. » (Premier discours, seconde partie, p. 231.) Ce bref passage est une version remaniée des dernières lignes de l'article du *Conservateur* du 24 septembre 1819 : « Partout où le paganisme avait placé ses faux dieux, le Ciel envoya un destructeur ; chaque temple païen vit un Barbare armé à ses portes. La Providence n'arrêta la torche et le levier que quand la race infidèle fut changée : alors une croix s'éleva sur les monuments, et tout fut dit. » (*Écrits politiques (1818-1820)*. *Le Conservateur*, éd. établie par Colin Smethurst, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 467)

¹⁸ A. Dollinger, *op. cit.*, p. 97.

¹⁹ Étude cinquième, première partie, p. 407.

²⁰ Étude sixième, première partie, p. 495.

compléter « sous le rapport sérieux »²¹ les intuitions du *Génie*²². D'autres passages s'inspirent plus largement des méditations sur les persécutions des chrétiens et la chute de l'Empire romain, mais aussi de la conception chrétienne du progrès que Chateaubriand développe sous la Restauration. On y retrouve en particulier l'idée, énoncée quelques années plus tôt, que « toujours la chute d'une religion a entraîné la chute des empires : le faîte tombe, quand la base s'écroule »²³.

La Préface : une cartographie des travaux historiques

Au-delà de leur caractère inachevé et de leurs nombreux emprunts, les *Études historiques* témoignent d'une ambition intellectuelle. L'ouvrage est conçu pour figurer parmi ce qui se fait de mieux, autour de 1830, dans le genre de l'histoire de France. L'orientaliste Antoine-Jean Saint-Martin, qui ne craignait pas les louanges excessives, le qualifiera même de « *novum organum* de la science historique »²⁴. C'est que Chateaubriand entend bien faire œuvre d'historien au même titre que les spécialistes de l'histoire ancienne et de l'histoire de France. Certes, il présente à ses lecteurs des volumes incomplets et largement décevants, mais il persiste à mettre en évidence la qualité de son projet d'ensemble en le distinguant des courants historiographiques qui se développent sous la Restauration. Afin d'apporter des précisions sur le type d'histoire dont relèvent ses *Études historiques* parmi les travaux historiques de l'époque, il n'a d'autre choix que d'exposer sa connaissance du champ de recherche dans lequel il intervient. C'est là le principal enjeu de la *Préface* qui figure en tête de l'ouvrage, et qui constitue à elle seule un essai historiographique venant pallier les lacunes de l'ensemble.

Cette *Préface* fait état des innovations qui touchent l'écriture de l'histoire au début du XIX^e siècle. Chateaubriand y livre un riche aperçu de l'évolution des travaux d'historiens de son temps. C'est du moins sous cet angle que le texte est le plus souvent appréhendé. La plupart des études qui portent sur l'historiographie « romantique » le convoquent habituellement comme un document majeur pour comprendre les principaux courants qui caractérisent

²¹ *Mémoires d'outre-tombe*, éd. établie par Jean-Claude Berchet, Paris, Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 2003 [1848-1849], t. I, p. 645.

²² Voir en particulier les considérations sur la Trinité dans l'Étude seconde, seconde partie, p. 295-297.

²³ *Le Conservateur*, 2 avril 1819, éd. Smethurst, p. 264.

²⁴ *Journal des débats*, 9 octobre 1831, p. 3.

la naissance de la discipline historique en France²⁵. En effet, la Préface est construite de bout en bout comme un tableau synthétique sur ce qui se pense et s'écrit en matière d'histoire depuis plus de trente ans. Dès sa parution, elle est perçue comme « une énumération des sources de l'histoire de France et une appréciation de tous les hommes de quelque valeur qui l'ont écrite »²⁶. À cet égard, elle s'aligne sur le ton des comptes rendus que Chateaubriand rédige quand il dirige *Le Conservateur* ; elle ressemble notamment à son article du 17 décembre 1819 qui recense plusieurs ouvrages historiques parus au début de la Restauration²⁷. Elle partage également de nombreux points communs avec la préface du *Voyage en Amérique* (tome VI des *Œuvres complètes* paru en 1827) : outre leur taille comparable, les deux textes commentent de manière similaire les enjeux liés à l'évolution d'un genre, ici le voyage, là l'histoire.

La *Préface* dessine une cartographie des grands enjeux de l'écriture de l'histoire, dans laquelle Chateaubriand s'attache à discuter l'importance croissante de ce qu'il nomme les « systèmes » de l'histoire moderne. Le texte prévaut nettement sur les quatre volumes que comportent les *Études historiques*. Aujourd'hui encore, il est souvent lu, cité ou repris, alors que le contenu des *Discours* et de l'*Analyse raisonnée*, lui, demeure presque inconnu²⁸. Ce succès paradoxal – surtout pour un texte qui relève davantage de la nomenclature que du « discours de la méthode » – n'est toutefois pas

²⁵ En 1978, Jacques Le Goff décrivait la *Préface* comme un « véritable manifeste de l'histoire nouvelle ». Cf. Le Goff, *La Nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 48. Cristina Cassina, qui a fourni l'étude la plus approfondie sur le sujet, l'envisage de son côté comme une « analyse raisonnée de la production historique la plus récente ». Cf. Cassina, « Chateaubriand et les historiens de son temps », in Ivanna Rosi et Jean-Marie Roulin (dir.), *Chateaubriand, penser et écrire l'histoire*, Saint Étienne, Presses Universitaires de Saint-Étienne, 2009, p. 113.

²⁶ Charles Magnin, « *Études* ou *Discours historiques*, par M. de Chateaubriand », in *Le National*, 11 mai 1831. Voir le *Dossier de presse infra*, p. 995.

²⁷ Chateaubriand, « Annales littéraires », in *Le Conservateur*, t. V, p. 553-566 ; repris avec quelques coupes dans le volume des *Mélanges littéraires*, in *Œuvres complètes*, t. XXI, p. 387-400.

²⁸ La *Préface* a fait l'objet d'une réédition établie scrupuleusement par Michel Brix, avec une introduction de Michel Crépu, lequel justifie le choix de publier le texte indépendamment des *Études* : « Comme par une ironie dont il aurait été le premier à sourire, les *Études* proprement dites ont pris "un petit coup de vieux" mais la préface qui leur servait de porche, dans l'esprit de Chateaubriand, est devenu un monde en soi, une célébration merveilleuse de la suite des temps. » Cf. Crépu, « L'histoire comme litanie », in Chateaubriand, *Des Études historiques*, Paris, Bartillat, 2011, p. 13.

un phénomène récent. Il se manifeste au moment même de la parution des quatre volumes en avril 1831. Quelques jours plus tôt, le *Journal des débats* donne à lire la *Préface* dans un double supplément de son édition du 10 avril, en précisant qu'elle constitue « un ouvrage où se trouvent résumées, dans un grand et systématique ensemble, des recherches historiques prodigieusement variées »²⁹. Cette publication anticipée prouve que le texte fut envisagé, dès sa première diffusion, comme un morceau relativement autonome.

Ce statut particulier n'est guère surprenant. La *Préface* est le fruit d'une longue réflexion, comme le rappelle Chateaubriand dans une lettre du 31 mars 1831 à Augustin Thierry : « J'ai passé en revue tous les systèmes dans une longue préface où vous avez, Monsieur, ainsi que M. de Barante, la part de louange et d'admiration qui vous est due³⁰. » Un an auparavant, le 18 mars 1830, ayant eu vent de la rédaction de ce texte important, Thierry saluait déjà le projet d'une « revue » des travaux historiques contemporains : « Votre prochaine publication sera un grand événement pour le monde historique et si j'avais un ouvrage prêt en ce moment, je n'oserais le publier avant de vous avoir lu³¹. » Cet échange entre Chateaubriand et Thierry témoigne à lui seul des intérêts qui sous-tendent la parution de l'ouvrage dans l'édition *Ladvoat*. Avant même d'en concevoir le titre, Chateaubriand sait que le texte qu'il prépare pour introduire ses derniers volumes des *Œuvres complètes* marquera sa position dans le monde des historiens qu'il estime.

Le texte en question se présente comme une réflexion critique sur l'historiographie contemporaine. Il dresse le constat d'un changement de cap dans les manières de penser et d'écrire l'histoire après la Révolution française. Tout semble se jouer sur une scission entre l'ancien et le nouveau. Chateaubriand commence par interroger les recherches qui animent les travaux historiques contemporains, en les comparant aux exigences historiographiques de l'Ancien régime. Dans la section intitulée « Archives françaises », il examine les types de matériaux utilisés par les historiens français, avant de déclarer que les documents sont devenus la principale source de vérité pour la génération qui ambitionne de faire de l'histoire une science moderne, c'est-à-dire marquée par les acquis de l'érudition bénédictine et les développements récents de la diplomatie, depuis la création de

²⁹ *Journal des débats*, 10 avril 1831, p. 2.

³⁰ *Correspondance générale*, t. VIII, p. 319.

³¹ *Ibid.*, t. VIII, p. 624.

l'École des Chartes en 1821. Puis trois autres sections sont consacrées aux « écrivains de l'histoire » avant et après la Révolution de 1789. La partition, ici encore, se fait entre l'ancien et le moderne. Il y est question des développements de la philosophie de l'histoire en Europe, entre Vico, Herder, Ballanche et Hegel. Enfin, une dernière section, la plus longue de toutes, examine l'extension récente de l'histoire à d'autres genres et commente à cette occasion quelques auteurs considérés comme les « fondateurs de [la] nouvelle école historique »³². Au sein de cette production foisonnante, Chateaubriand tente de dégager les principaux courants historiques et d'y répartir les historiens français les plus influents :

L'école moderne se divise en deux systèmes principaux : dans le premier, l'histoire doit être écrite sans réflexions ; elle doit consister dans le simple narré des événements, et dans la peinture des mœurs ; elle doit présenter un tableau naïf de son esprit, libre de tirer les conséquences des principes, et de dégager les vérités générales des vérités particulières. C'est ce qu'on appelle l'histoire *descriptive*, par opposition à l'histoire *philosophique* du dernier siècle.

Dans le second système, il faut raconter les faits généraux, en supprimant une partie des détails, substituer l'histoire de l'espèce à celle de l'individu, rester impassible devant le vice et la vertu comme devant les catastrophes les plus tragiques. C'est l'histoire *fataliste* ou le *fatalisme* appliqué à l'histoire³³.

L'objectif de ce découpage est de polariser le champ historiographique en autant de « systèmes » différents. Dans sa répartition, Chateaubriand ne dissimule pas son affinité pour ce qu'il appelle l'« histoire descriptive ». Bien que celle-ci néglige les « vérités éternelles » de « l'homme » au profit du détail et de la représentation exacte des « hommes » et des « mœurs privées », elle n'a pas, selon lui, l'inconvénient de l'« histoire fataliste », cet autre courant qui, relisant parfois les pires événements de la Révolution à la lumière d'une nécessité historique, tend à subsumer toute action individuelle sous des principes universels, voire des lois générales³⁴. Par ailleurs, l'histoire descriptive est à ses yeux novatrice, alors que l'histoire fataliste reste indexée sur les principes de « l'histoire philosophique du dernier siècle ». Pour étayer son propos, Chateaubriand identifie des historiens de renom qui répondent de manière exemplaire aux critères de sa configuration.

³² *Préface*, p. 79.

³³ *Préface*, p. 66.

³⁴ Sur ce point, voir Yvonne Knibiehler, « Une révolution “nécessaire” : Thiers, Mignet et l'école fataliste », in *Romantisme*, 1980, n° 28-29, p. 279-288.

Par exemple, Barante apparaît comme le « créateur » de l’histoire descriptive ; Thierry, Guizot et Sismondi, eux, sont présentés comme « les grands réformateurs de notre histoire générale »³⁵ ; quant à « l’école fataliste », Chateaubriand y range Thiers et Mignet, qu’il désigne comme les chefs de file d’une « petite secte de théoristes de la Terreur »³⁶, parce que ces deux historiens auraient développé une conception moralement condamnable de l’histoire de la Révolution.

Envisagé dans son ensemble, ce large découpage des « écoles » et des « systèmes » correspond au changement de régime historiographique que traversent, plus globalement, la plupart des sciences historiques (histoire, archéologie, philologie, etc.). Il témoigne d’une conscience aiguë de l’évolution de la pratique de l’histoire au début du XIX^e siècle. Malgré les flottements de sa répartition, Chateaubriand semble bien au fait des travaux de son temps, et sa connaissance des historiens qui émergent dans la seconde moitié des années 1820 est le signe d’une abondante documentation. Documentation par les livres et les encyclopédies, d’abord, puisque l’écrivain commente un certain nombre d’ouvrages dans le détail, tout en évoquant – en particulier dans sa *Préface* – plusieurs historiens dont les noms figurent dans la célèbre *Biographie universelle* dirigée par Louis-Gabriel Michaud. Documentation par les journaux, ensuite, dans la mesure où la plupart des ouvrages que cite l’auteur ont fait l’objet de comptes rendus dans la presse littéraire et savante : *Le Globe*, le *Journal des Savants* ou le *Bulletin des sciences historiques*. Documentation par les proches, enfin, puisque Chateaubriand se nourrit abondamment des informations scientifiques qui circulent dans les milieux mondains qu’il fréquente.

Mais il faut se méfier des évidences : Chateaubriand prétend rendre compte des courants historiques de son temps comme s’il était le seul à décrire le réseau des historiens ; en réalité, il utilise des catégories et un mode de classement plutôt convenus sous la Restauration. Sa polarisation de l’histoire en « systèmes » et en « écoles » intervient dans un contexte où la division des tendances historiographiques fait déjà l’objet d’un débat entre les historiens eux-mêmes. Au moment où le savoir historique s’autonomise, les divisions entre les manières de l’écrire et de le pratiquer sont également monnaie courante. On recourt aux notions de « systèmes » et d’« écoles » pour distinguer les orientations intellectuelles, et les historiens se forment

³⁵ *Préface*, p. 87.

³⁶ *Préface*, p. 93-94.

parfois eux-mêmes des postures distinctives pour singulariser leurs pratiques de l'histoire³⁷.

L'assignation d'étiquettes historiographiques, comme celle mise en place dans la Préface des *Études historiques*, n'a donc rien de novateur. Les « systèmes » et les « écoles » pointés par Chateaubriand servent à décrire des conceptions de l'histoire qui, selon lui, appartiennent à des tendances différentes. De plus, l'auteur n'invente pas les épithètes qu'il utilise pour décrire ces courants divergents. Sous la Restauration, les expressions « école philosophique », « école fataliste » et « école descriptive » sont régulièrement utilisées au sujet des travaux d'historiens. Elles sont, pour ainsi dire, dans l'air intellectuel que respirent nombre d'écrivains contemporains, qui les emploient pour désigner des façons variables d'appréhender des événements historiques proches ou lointains. En témoigne ce compte rendu paru en 1829 dans la *Revue française* au sujet de l'*Histoire de Pologne* de Salvandy, qui met en cause les catégories fréquemment utilisées pour différencier des pratiques d'écriture :

Ainsi, les critiques distinguent parmi les écrivains historiques l'école philosophique, l'école descriptive, et peut-être quelques autres encore, tant on se plaît à généraliser et à tout imputer à des règles et à des principes, plutôt qu'à la disposition particulière de chaque écrivain³⁸.

Quand Chateaubriand distingue les courants historiques modernes, il se montre si exclusif que sa polarisation confine parfois à la caricature et échappe à la complexité des rapports intellectuels qui existent entre les historiens. Il est néanmoins important de prendre cette polarisation au sérieux et d'interroger sa fonction par rapport à l'émergence de la discipline historique. Quoique fort schématique, elle est restée dans l'histoire de l'historiographie, faisant de Chateaubriand une référence pour penser le panorama des études historiques sous la Restauration. Elle est également utile

³⁷ Sylvain Venayre a rappelé que la notion de *système*, pour parler de l'histoire de France, est « d'usage courant depuis au moins 1748, lorsque, dans le livre XXX de *L'Esprit des lois*, Montesquieu l'avait utilisée pour désigner les travaux de ses prédécesseurs ». L'historien ajoute : « De même qu'il avait été beaucoup question de *systèmes* dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on parlait en effet beaucoup d'*écoles* en début du XIX^e siècle. » Cf. Venayre, *Origines de la France*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 35.

³⁸ *La Revue française*, n^o 10, 1829, p. 272. Cassina attribue ce compte rendu (non signé) à Barante. Cf. Cassina, art. cit., p. 117.

pour examiner la manière dont Chateaubriand marque sa situation au sein des travaux historiques de son temps.

Un des objectifs de la *Préface* est en effet de montrer que les *Études historiques* sont à l'écart des « écoles » et autres « systèmes » contemporains. Bien sûr, Chateaubriand n'est jamais complètement à distance de son sujet. Il s'y implique ne fût-ce que parce qu'il enjoint souvent son lecteur de suivre les opinions de tel ou tel historien. Sa *Préface*, en même temps qu'elle s'offre comme un espace dense de réflexion sur l'écriture de l'histoire, révèle la recherche d'une position intellectuelle. Sous couvert d'exposer des vues sur les « écoles historiques modernes », elle dessine la place qu'occupe Chateaubriand face aux historiens quelques mois seulement après la Révolution de Juillet :

Je ne voudrais pas, pour ce qui me reste à vivre, recommencer les dix-huit mois qui viennent de s'écouler. On n'aura jamais une idée de la violence que je me suis faite ; j'ai été forcé d'abstraire mon esprit dix, douze et quinze heures par jour, de ce qui se passait autour de moi, pour me livrer puérilement à la composition d'un ouvrage dont personne ne parcourra une ligne. Qui lirait quatre gros volumes, lorsqu'on a bien de la peine à lire le feuillet d'une gazette ? J'écrivais l'histoire ancienne, et l'histoire moderne frappait à ma porte ; en vain je lui criais : « Attendez, je vais à vous. » Elle passait au bruit du canon, en emportant trois générations de rois³⁹.

Chateaubriand sait que ses *Études* sont en décalage par rapport à une histoire en pleine effervescence. Son avant-propos dramatise la façon dont il réévalue son statut d'historien au lendemain de 1830. Au moment même où une vague d'historiens participe à la refondation politique, éditoriale et scientifique des savoirs, sa stratégie consiste à se représenter pris entre deux courants. Sans rompre les liens avec l'un ou l'autre, il s'affirme au contraire dans une position à mi-chemin entre deux conceptions différentes de l'histoire – soit deux « régimes d'historicité ». C'est, en substance, ce qu'il déclare à Thierry dans sa lettre du 11 février 1830, quand il annonce à l'historien la publication de son ouvrage :

Sans doute, comme vous le dites, Monsieur, les études historiques ont fait des progrès ; mais ces progrès ont-ils toujours été dans un sens utile ? J'ai lu bien des choses rassemblées à la hâte, publiées avec la même précipitation et souvent

³⁹ Avant-propos, p. 40.

dans un esprit de système que les faits mieux approfondis ne justifient pas. Je vais descendre moi-même dans cette périlleuse carrière. On met sous presse les deux volumes que je dois encore au public ; ils auront besoin de votre indulgence. Je me suis placé entre l'ancienne et la nouvelle école. Je voudrais, s'il est possible, les unir au lieu de les diviser : vous verrez, Monsieur, que je vous rends pleine justice⁴⁰.

La *Préface* permet à Chateaubriand de clarifier les réserves dont il fait ici part à Thierry et de se situer dans un entre-deux sans avoir à fléchir pour ou contre les progrès des « études historiques ». Elle peut ainsi nous apparaître comme un espace de classification et d'évaluation des historiens contemporains en marge desquels l'auteur prétend occuper une place d'exception.

Une théologie du progrès : l'Exposition

Situées entre deux écoles comme entre deux siècles, les *Études historiques* se veulent la démonstration en acte d'une thèse qui peut sembler désuète au moment où paraissent les quatre volumes. Il s'agit de prouver que l'évolution du christianisme a contribué non seulement à l'avènement de la France, mais plus encore au progrès des sociétés à travers les âges. Cette thèse, parce qu'elle engage une lecture de l'histoire sur la longue durée, se matérialise dans un récit qui déborde la narration détaillée des faits du passé. Elle se présente comme une défense et illustration des liens historiques qui unissent les gouvernements et les traditions religieuses. Dans le sillage du *Génie*, où il affirmait déjà que le christianisme est le ciment de la vie politique, Chateaubriand fonde son propos sur un ensemble de lois qui dictent, selon lui, l'organisation de « l'édifice social » et la conduite des gouvernements dans l'histoire. Il récupère pour cela de nombreuses idées développées plus de dix ans auparavant dans ses articles du *Conservateur*. De fait, dans la partie introductive des *Études* intitulée « Exposition », il est possible de retrouver des principes énoncés succinctement dans les articles politiques, en particulier le postulat palingénésique selon lequel les sociétés disparaissent et renaissent inexorablement.

L'Exposition part du principe que trois « vérités » – religieuse, philosophique et politique – régulent le train de l'histoire et constituent les « principes générateurs des faits »⁴¹. Ces « vérités » participent du développement des sociétés, de leur évolution mais aussi de leur décadence :

⁴⁰ *Correspondance générale*, t. VIII, p. 417.

⁴¹ Exposition, p. 165.

Moins la Cité est développée, plus ces vérités sont confuses ; elles se combattent dans la Cité imparfaite, mais elles ne détruisent jamais : c'est de leur combinaison avec les esprits, les passions, les erreurs, les événements que naissent les faits de l'histoire. À travers le bruit ou le silence des nations, dans les profondeurs des âges, dans les égarements de la civilisation ou dans les ténèbres de la barbarie, on entend toujours quelque voix solitaire qui proclame les trois vérités fondamentales dont l'usage constant et la connaissance complète produiront le perfectionnement de la société⁴².

Les *Études historiques* sont de bout en bout construites sur une ambivalente « théologie du progrès »⁴³. Celle-ci est régulièrement rappelée au fil des pages. Le « perfectionnement de la société » y apparaît comme le but ultime de tout processus de civilisation. En utilisant cette notion de « perfectionnement », Chateaubriand radicalise le tournant qu'il amorce dans ses articles politiques sous la Restauration. Il rompt avec le pessimisme historique qui caractérisait ses écrits de jeunesse. Il n'est plus cet homme retiré du monde, loin des guerres et des tumultes du siècle ; il n'est plus non plus ce contempteur du « système de perfectibilité » qu'incarneraient jadis à ses yeux les ouvrages de Germaine de Staël⁴⁴. Désormais proche des écrivains « néo-catholiques », notamment de Ballanche, il veut être cette « voix solitaire » qui traverse « le bruit ou le silence des nations ». S'affirment chez lui une foi dans l'avenir et une certaine inclination pour une philosophie de l'histoire dont il est alors loin d'être le seul à se réclamer.

Les *Études* s'inscrivent dans une mouvance politico-intellectuelle, caractéristique des années 1820 et 1830, où l'on cherche à accommoder le dogme catholique à une pensée du progrès. À l'instar de ses contemporains,

⁴² Exposition, p. 153.

⁴³ L'expression est de Paul Bénichou. Dans ses études sur le romantisme français, ce dernier a montré que la pensée chrétienne du progrès se propage tout au long de la Restauration chez plusieurs écrivains « néo-catholiques », mais aussi à travers des journaux comme *L'Avenir*, *La France catholique* ou la *Revue européenne*. Selon lui, Chateaubriand occupe une place importante dans cette diffusion : il politise le christianisme comme il christianise le progrès, « en essayant de définir désormais son action dans la cité comme une influence spirituelle féconde, et non comme un empiétement temporel du sacerdoce ». Cf. Bénichou, *Le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique* (1977), in *Romantismes français*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, t. 1, p. 552.

⁴⁴ En 1801, Chateaubriand publiait en effet sa fameuse « Lettre à M. de Fontanes sur la deuxième édition de l'ouvrage de Mme de Staël », dans laquelle il s'en prenait à la notion de perfectibilité défendue dans *De la littérature*.

Chateaubriand s'interroge sur les bouleversements gouvernementaux et culturels que traverse son époque, en reconsidérant le rôle que joue le christianisme dans l'émergence de la « civilisation moderne ». Ses méditations politiques, déjà énoncées dans ses prises de position publiques sous la Restauration, le conduisent à définir un système progressiste qui accueille en son sein l'idée d'instabilité sociale :

Cette société, tout en ayant l'air de rétrograder quelquefois, ne cesse de marcher en avant. La civilisation ne décrit point un cercle parfait et ne se meut pas en ligne droite ; elle est sur la terre comme un vaisseau sur la mer : ce vaisseau, battu par la tempête, louvoie, revient sur sa trace, tombe au-dessus du point d'où il était parti ; mais enfin, à force de temps, il rencontre des vents favorables, gagne chaque jour quelque chose de son véritable chemin, et surgit au port vers lequel il avait déployé ses voiles⁴⁵.

Dans cette vision de l'histoire, où l'on retrouve une métaphore maritime utilisée quelques années plus tôt dans les articles du *Conservateur*⁴⁶, il s'agit de défendre l'idée d'un mouvement historique perpétuel dont le christianisme serait le moteur fondamental. À cet égard, les *Études historiques* peuvent être lues comme une série de variations sur un même principe. L'ouvrage est scandé par de nombreuses déclarations à valeur de maximes censées faire affleurer une théorie sur l'histoire universelle :

Je cherche à démontrer que l'espèce humaine suit une ligne progressive dans la civilisation, alors même qu'elle semble rétrograder. L'homme tend à une perfection indéfinie ; il est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs dont les traditions religieuses et primitives de tous les peuples nous apprennent qu'il est descendu ; mais il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu, au sommet duquel il reverra Dieu. La société en avançant accomplit certaines transformations générales et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changements de l'espèce humaine⁴⁷.

Si certaines époques ou sociétés donnent l'impression d'un déclin ou d'une « rétrogradation » – le verbe « rétrograder » revient continuellement sous la

⁴⁵ Exposition, p. 154.

⁴⁶ Voir en particulier l'article du 2 avril 1819 (mais daté du 1^{er} mars dans l'édition Ladvoat), où Chateaubriand décrit l'État français comme un navire pris dans une étendue sans trajectoire politique claire. Cf. *Le Conservateur*, éd. Smethurst, p. 257-266.

⁴⁷ *Préface*, p. 128.

plume de Chateaubriand –, l’histoire universelle, elle, ne cesse d’être rythmée par la marche du progrès. La formulation de cette idée directrice – principal argument philosophique des *Études historiques* – appelle avec elle le renouvellement des thèses énoncées trente ans plus tôt dans le *Génie*⁴⁸. Contrairement aux opinions qu’il soutenait en 1802, Chateaubriand adopte dans les *Études* un langage proche de celui d’écrivains libéraux comme Constant, Sismondi ou Barante :

Jusqu’alors les mouvements du monde civilisé avoient été produits par des impulsions d’un culte corporel, les réclamations de la liberté, les usurpations du pouvoir, enfin par les passions politiques ou guerrières : un autre ordre de faits commence ; on s’arme pour les vérités ou les erreurs du pur esprit. Ces subtilités métaphysiques obscures, qui le seront toujours, qui firent couler tant de sang, n’en sont pas moins la preuve d’un immense progrès de l’espèce humaine⁴⁹.

Cette phraséologie du progrès traverse les préfaces et les notes d’autres œuvres de l’édition Ladvoat, notamment la nouvelle version de l’*Essai sur les révolutions* (1826), où Chateaubriand affirme : « le monde civilisé a marché, et continue de marcher vers un nouvel ordre de choses »⁵⁰. On en trouve également la trace dans la préface du *Voyage en Amérique* (1827), où il déclare plus explicitement encore : « l’esprit humain est perfectible »⁵¹. Mais c’est dans la Préface des *Études historiques* que l’auteur y recourt le plus ostensiblement, afin d’explicitement la position intellectuelle qu’il occupe face aux courants historiographiques qui l’environnent :

Et voilà comme, sans abandonner la vérité chrétienne, je me trouve d’accord avec la philosophie de mon siècle et l’École Moderne Historique. On pourra différer avec moi d’opinion, mais il faudra reconnaître que, loin d’emboîter mon esprit dans les ornières du passé, je trace des sentiers libres : heureux, si l’histoire comme la politique me doit le redressement de quelques erreurs⁵².

⁴⁸ Sur la notion de progrès dans l’œuvre de Chateaubriand, il convient de lire l’article très éclairant de Fabienne Bercegol, « Chateaubriand ou la conversion au progrès », dans *Romantisme*, 2000, n° 108, p. 23-51.

⁴⁹ Étude seconde, première partie, p. 256.

⁵⁰ *Essai sur les révolutions*, chap. LIX, éd. établie par Aurelio Principato, Paris, Champion, 2009, p. 689.

⁵¹ *Voyage en Amérique*, préface, éd. établie par Henri Rossi, Paris, Champion, 2008, p. 136.

⁵² *Préface*, p. 129.

Bien sûr, les liens de Chateaubriand avec les écrivains libéraux demeurent ténus et pour le moins ambigus. L'auteur ne renie jamais son attachement à la Charte et aux valeurs catholiques héritées de l'Ancien Régime. Au contraire, il revient inlassablement sur le postulat initial de son ouvrage : « L'histoire de la société moderne commence de ce côté-ci de la croix⁵³. » Il va même jusqu'à affirmer, non sans quelque tentation polémique, que le christianisme est « la plus grande révolution advenue chez les hommes »⁵⁴ et « le fondement d'une société nouvelle »⁵⁵. Cette conception de la religion comme vecteur essentiel du progrès social et de la modernité politique est déclinée tout au long de l'ouvrage à la manière d'une litanie. Elle est incarnée par certains personnages majeurs de l'histoire, en particulier Constantin :

Il a attaché son nom à l'une des plus mémorables révolutions de l'ordre social : c'est qu'abstraction faite de ce qu'il peut y avoir de surnaturel dans l'établissement de la religion chrétienne, il se mit à la tête des idées de son temps, marcha dans le sens où l'espèce humaine marchait, et grandit avec les mœurs croissantes qui le poussaient⁵⁶.

Mais elle se manifeste aussi à l'échelle de peuples entiers, dont les grandeurs et décadences sont relatées en fonction d'un déterminisme chrétien : « D'un côté les Barbares étaient poussés à détruire, d'un autre ils étaient retenus : le monde ancien, qui touchait à sa perte, ne devait pas entièrement disparaître dans la partie où commençait la société nouvelle⁵⁷. » Elle vient enfin clore le sixième et dernier Discours à travers une image qui n'est pas sans rappeler les métaphores en vogue dans la christologie romantique : « Quelques prêtres, l'Évangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfants de ceux qui avoient cru en lui⁵⁸. »

⁵³ Exposition, p. 159.

⁵⁴ Exposition, p. 161.

⁵⁵ Étude première, première partie, p. 206.

⁵⁶ Étude seconde, seconde partie, p. 320.

⁵⁷ Étude sixième, seconde partie, p. 506.

⁵⁸ Étude sixième, seconde partie, p. 520. Sur la figure du Christ dans la littérature autour de 1830, voir l'étude importante de Frank Paul Bowman, *Le Christ des barricades, 1789-1848*, Paris, Éditions du Cerf, 1987 ; voir aussi son article plus détaillé : « Chateaubriand et le Christ des barricades », dans *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 1990, p. 41-50.

En indexant ainsi son récit sur une théologie du progrès, Chateaubriand reconsidère son penchant pour une histoire providentielle héritée de Bossuet. Grand lecteur du *Discours sur l'histoire universelle* (1681), il est rare qu'il mette en cause son attachement intellectuel à celui qu'il désigne, depuis le *Génie*, comme l'historien idéal et le plus grand représentant d'une conception biblique de l'histoire où la Providence gouverne à distance l'univers créé, selon les lois immuables de l'ordre universel. Pourtant, dans les *Études*, l'évêque de Meaux n'apparaît comme référence primordiale qu'au prix d'un réajustement théorique. Chateaubriand s'emploie à corriger son « système historique », qu'il juge trop rigide pour penser l'évolution irrégulière des sociétés :

On peut adopter le système historique de ce grand homme, mais avec une notable rectification : Bossuet a renfermé les événements dans un cercle rigoureux comme son génie ; tout se trouve emprisonné dans un christianisme inflexible. L'existence de ce cerceau redoutable, où le genre humain tournerait dans une sorte d'éternité sans progrès et sans perfectionnement, n'est heureusement qu'une imposante erreur⁵⁹.

Loin de renoncer aux postulats métaphysiques qui constituent le fondement de ses œuvres antérieures, Chateaubriand cherche à les actualiser en les adaptant au contexte politique et intellectuel qui est le sien. La métaphore du « cercle », utilisée ici pour décrire le temps chrétien de Bossuet, peut surprendre⁶⁰. Dans le *Génie*, elle servait à condamner en bloc la pensée « incrédule » des Lumières, enfermée dans un « cercle de boue » sans issue⁶¹. Elle permet maintenant de montrer certaines limites du providentialisme et de contester à mots couverts les principes de l'histoire cyclique que Chateaubriand défendait dans ses ouvrages de jeunesse :

⁵⁹ Exposition, p. 158.

⁶⁰ Cette métaphore apparaît aussi, à la même période et dans une version comparable à celle de Chateaubriand, dans l'avant-propos de l'*Histoire romaine* de Michelet, au milieu d'un commentaire sur la philosophie de l'histoire de Vico : « si l'humanité marche en cercle, les cercles vont toujours s'agrandissant ». Cf. Michelet, *Histoire romaine*, Paris, Belles Lettres, 2003 [1831], p. 13.

⁶¹ *Génie du christianisme*, éd. établie par Maurice Regard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, p. 867.

Le christianisme n'est point le cercle inflexible de Bossuet ; c'est un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe ; il ne comprime rien ; il n'étouffe rien ; il ne s'oppose à aucune lumière, à aucune liberté⁶².

Le système présenté dans l'Exposition énonce avec détermination cette ligne idéologique que l'écrivain poursuit depuis la Charte. Tout en prenant acte de la disparition du passé absolutiste au sein des débats philosophiques sous la Restauration, son histoire apologétique porte sur un principe bien plus que sur une institution. Elle est en cela plus proche des ouvrages de Lamennais que de ceux de Maistre ou de Bonald.

La situation historique de l'écrivain

« Il y avait des historiens qui fouillaient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du présent, qui écrivaient les annales des anciennes révolutions au bruit des révolutions nouvelles »⁶³ : cette déclaration éloquente, utilisée par Chateaubriand comme épigraphe des *Études historiques*, est extraite du sixième Discours ; elle sera reprise avec une légère variante – « historiens » sera remplacé par « citoyens » – dans les *Mémoires d'outre-tombe* en reproduisant *in extenso* l'avant-propos de l'ouvrage comme une « véritable page de [ces] *Mémoires*⁶⁴ ». Cette mise en scène de soi dans des temps enchevêtrés est un trait caractéristique de la poétique historique qui parcourt l'ensemble de l'œuvre autobiographique⁶⁵. Chateaubriand se représente aux prises avec l'ordre des événements qui se déroulent sous ses yeux, en superposant des époques pourtant très éloignées. S'inscrivant dans la lignée d'auteurs illustres de l'Antiquité, évoquant son enquête sur le passé comme un travail dans le présent, il se forge une posture d'écrivain pris dans

⁶² Exposition, p. 166.

⁶³ Étude sixième, seconde partie, p. 509.

⁶⁴ *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Berchet, t. II, p. 498.

⁶⁵ Bien avant la publication posthume des *Mémoires*, Désiré Nisard avait d'ailleurs remarqué que « ce qui caractérise ces *Études*, et en particulier celles qui roulent sur l'histoire de France, c'est que M. de Chateaubriand s'y montre à chaque page, avec toute la vivacité de ses opinions et toute l'amertume de ses regrets ; avec ses belles sympathies pour les grandes actions, pour les grands noms, pour tout ce qui a long-temps vécu ; avec ses haines pour les petites actions et pour les petits héros, pour les courtisans, pour tout ce qui a porté livrée ; avec ses superstitions, même, le dirais-je, ou plutôt ses comparaisons mélancoliques des hommes et des époques qui se ressemblent par le malheur. » Cf. *Journal des Débats*, 3 septembre 1831, p. 4 ; *Dossier de presse*, p. 1022.

une histoire-palimpseste et faisant face aux désastres politiques dont les derniers venus ne sont jamais que la répétition désespérante et nécessaire des plus anciens. Cette posture deviendra l'antienne des *Mémoires* : « j'écris comme les derniers Romains, au bruit de l'invasion des Barbares »⁶⁶. Elle emblématise la « brèche du temps » sur laquelle Chateaubriand « s'écrit » et « met en scène le décalage entre la vie besogneuse de l'historien et le mouvement rapide de l'histoire »⁶⁷. Elle rappelle aussi combien l'auteur était conscient de la mode contemporaine des mémoires, alors qu'il travaillait lui-même à sa grande œuvre posthume : « Le temps où nous vivons a dû nécessairement fournir de nombreux matériaux aux *Mémoires*. Il n'y a personne qui ne soit devenu, au moins pendant vingt-quatre heures, un personnage, et qui ne se croie obligé de rendre compte au monde de l'influence qu'il a exercée sur l'univers⁶⁸. »

Mais plus encore : dans le motif récurrent d'une histoire en ruine, c'est au contexte de 1830 que le passé vient faire écho. Dès l'avant-propos, Chateaubriand fait coïncider la publication de ses *Études* avec la condition d'autres écrivains dans l'Antiquité. Cette superposition des âges n'est pas un simple décalque historique. Elle rend significatif le fait que l'ouvrage, dans sa genèse même, porte la trace des événements qui ont bouleversé la vie politique de la France pendant trois décennies. Elle suggère aussi l'idée que l'histoire, malgré son développement progressif, est essentiellement bégayante. Dans la ligne de l'*Essai sur les révolutions*, Chateaubriand voit son époque comme la réplique approximative des séismes politiques de la fin du monde romain. Sa vision télescopique des temps historiques le conduit à chercher dans les périodes reculées des événements susceptibles d'éclairer la fin de la Restauration. Il en va ainsi de la violente persécution des païens sous Théodose, qui nous est présentée comme une leçon pour comprendre le retour du religieux dans la société française à la veille de la Révolution de Juillet :

Le combat des idées anciennes contre les idées nouvelles à cette époque offre un spectacle que rend plus instructif celui auquel nous assistons. Ce n'était plus comme au temps de Julien un mouvement rétrograde, c'était au contraire une course sur la pente du siècle ; mais de vieilles mœurs, de vieux souvenirs, de

⁶⁶ *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Berchet, t. I, p. 177.

⁶⁷ François Hartog, *Régimes d'historicité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2012 [2003], p. 115-116.

⁶⁸ *Préface*, p. 83.

vieilles habitudes, de vieux préjugés disputaient pied à pied le terrain : en abandonnant le culte des aïeux, on croyait trahir les foyers, les tombeaux, l'honneur, la patrie.

À cette remarque étonnante, l'auteur s'empresse d'ajouter une note prudente :

Nous n'y assistons plus ; il est fini. Je corrige le 13 août 1830 ces épreuves tirées avant le 27 juillet. Insensés qui êtes placés à la tête des États, profitez-vous de cette rapide et terrible leçon⁶⁹ ?

Plusieurs pages des *Discours* et de l'*Analyse* raisonnée font ainsi allusion – parfois de manière forcée – au présent d'où s'énonce l'écrivain⁷⁰. Qu'il s'agisse de la Terreur, de Napoléon ou des journées de Juillet, Chateaubriand utilise sa plume d'historien pour relire les mouvements politiques qui ont marqué son temps et fait coïncider les événements dont il fut le témoin avec des événements survenus à des époques antérieures. Cette interférence chronologique sert peut-être à évoquer une actualité qui ne dit pas toujours son nom ; elle permet en tout cas de désigner la position historique d'où s'énonce l'auteur, alors que sa carrière politique vient de s'achever⁷¹. Les *Études* portent ainsi la trace des événements qui ont secoué la vie publique et sociale de la Révolution de 1830, en entraînant dans leur mouvement les quarante années qui suivent celle de 1789. Dans le sillage de ses articles du *Conservateur*, Chateaubriand voit son époque comme un observatoire pour « porter également nos regards sur le passé et dans l'avenir »⁷².

Mais ces regards portés, que révèlent-ils dans l'ouvrage ? Il semble que la proclamation de l'avènement d'une société chrétienne renouvelée sur les ruines de l'ancienne soit avant tout rhétorique chez Chateaubriand. Tout porte à croire que le Déclin prédomine. Ce sera encore le cas dans les *Mémoires*, qui s'achèvent sur l'image d'une croix brandie, sans doute, mais dans un

⁶⁹ Premier discours, seconde partie, p. 352.

⁷⁰ Voir en particulier les pages de l'*Analyse raisonnée* consacrées à la journée des Barricades (p. 836-840).

⁷¹ Par exemple, dans la *Préface*, Chateaubriand indique son absence de lien avec la Monarchie de Juillet par une formule rousseauiste : « Désormais isolé sur la terre... » (p. 41).

⁷² *Le Conservateur*, 8 janvier 1819, éd. Smethurst, p. 162. La formule reviendra dans l'article du 17 décembre 1819 : « Au reste, s'il fût jamais moment propre à écrire notre histoire, c'est celui où nous vivons. Placés entre deux empires, dont l'un finit, et dont l'autre commence, nous pouvons, avec un fruit égal, porter nos yeux dans le passé et dans l'avenir. » (*Le Conservateur*, t. V, p. 558-559).

mouvement descendant, et non ascensionnel. Le redéploiement des modèles et motifs catholiques est en même temps l'annonce de leur fossilisation. Ce geste paradoxal était déjà celui du *Génie* : la réaction chrétienne est autant la revendication d'une nouveauté qu'une manière d'archaïser la religion. La logique est la même quand Chateaubriand affirme qu'« Augustin et Jérôme appartiennent aux temps modernes »⁷³. La modernité *est* la catastrophe – en bonne logique théologique, puisque l'Incarnation a ouvert le temps des « réalités avant-dernières ». Au cœur de cette tempête de l'histoire dont il a au fond plus aimé les embruns qu'il n'a redouté les périls, Chateaubriand offre en somme, selon la formule d'Henri-Irénée Marrou sur l'évêque d'Hippone, « un art de vivre par temps de catastrophe »⁷⁴.

Jacob LACHAT et Alain RAUWEL

⁷³ Étude cinquième, seconde partie, p. 435.

⁷⁴ Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et l'augustinisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, p. 7. Rappelons que cette expression fut rendue célèbre par Albert Camus, qui l'utilisa dans son discours de Stockholm le 10 décembre 1957.